Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 76 (1973)

Artikel: Les Grands-Champs : (fragments)
Autor: Junod, Lucette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684681

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Les Grands-Champs

(Fragments)

Juillet 1939

— Terrapon ! Terrapon ! Où est-il encore, celui-là ? Sûrement caché dans un coin à boire la goutte !

C'est Marie, la voisine, la veuve de monsieur Jean qui appelle son domestique. Elle contourne la maison, monte sur le pont de la grange comme sur la passerelle d'un bateau. Ses jupes volent, balaient le sol.

Deux heures de l'après-midi. Le village dort, mais au milieu du silence, il y a cet appel :

— Terrapon ! Terrapon !

Le ton monte. Impatient d'abord, il devient colère.

Marie entre dans la grange, revient, longe le mur du jardin, court jusqu'à la remise, redescend, tourne, remonte. Personne.

Moi, je sais où il est, Terrapon. Il est couché dans l'herbe haute et fraîche comme l'eau d'une source, derrière la cage de la pompe. Il dort.

Grand-mère se repose dans la chambre sur le canapé. Agacée, elle se lève, va rejoindre Marie et, les poings sur les hanches, campée sur le seuil de la « piécette », fait écho :

— Terrapon ! Terrapon !

Les deux femmes se répondent comme les coqs du village aux petites aubes.

Au milieu d'un tel tapage, Terrapon se réveille. Il se lève, avance sur la route. Aussitôt, il est encadré par les deux femmes, pareil à un coupable entre deux gendarmes.

Coupable Terrapon ! Coupable d'avoir dormi un quart d'heure au frais. Coupable d'avoir dormi un quart d'heure de trop.

— Terrapon, dépêche-toi d'atteler. Tu sais bien que Paul arrive aujourd'hui. Dépêche-toi ! Jésus, Marie, Joseph ! Plus vite, de ce pas tu n'y arriveras jamais, dit Marie.

Encore tout engourdi de sommeil, Terrapon se dirige du côté de l'écurie aux chevaux. Marie s'impatiente. Terrapon reste calme. Il sort le grand Bruneau, amène la carriole. Marie gesticule, s'énerve, bourdonne comme une guêpe.

— Ce n'est pas possible d'avoir affaire à des domestiques aussi paresseux, gloutons, sournois, toujours à se cacher dans les coins pour boire la goutte ! Dépêche-toi. Le train arrive à trois heures à Estavayer.

Elle ajoute :

— Prends bien soin du cheval !

Terrapon, debout sur la charrette, s'éloigne au petit trop.

Quand l'attelage a disparu, grand-mère revient s'asseoir sur le canapé à côté de grand-père qui n'a pas bougé.

Marie rentre dans sa cuisine où mijotent des confitures. Il y a dans l'air un parfum de framboise et de sureau.

* * *

C'est le temps des moissons.

Après quatre heures, chacun ayant tiré son verre de cidre au tonneau, les hommes et les femmes sont repartis.

Quand les chars pleins rentreront ce soir, ce sera une procession d'or sur les routes.

Je reste seule. On ne m'emmène pas aux champs. Je suis trop fragile pour être exposée au soleil et à la chaleur même si, comme aujourd'hui, il y a de gros nuages dans le ciel. On me confie à la garde de Marie. Mais en ce moment, chez la voisine, Paul, que Terrapon est allé chercher à la gare d'Estavayer, vient d'arriver. Pour Laure, pour Jeanne et pour Marie, c'est jour de fête.

Paul est abbé à Saint-Maurice. Chaque été, depuis la mort de son père, il revient passer ses vacances à la maison pour aider sa mère à faire les moissons. Alfred, Terrapon et les trois femmes n'ont pas assez de bras pour nouer toutes les gerbes sur leur vaste domaine.

Dès que Paul arrive, la maison est transformée. On chante, on rit. Vite, il échange sa soutane contre une chemise de grosse toile bleue et déjà il est prêt à se mettre au travail.

En son honneur, on a préparé des tartes, des bricelets, des pains d'anis.

Paul m'aperçoit. Il m'appelle, me prend dans ses bras, m'embrasse. Il me trace sur le front une petite croix avec son pouce puis me met plein les poches de biscuits et de gâteaux. On boit du cidre ou du thé. Il y a une nappe blanche et des fleurs sur la table.

— Il y aura de l'orage ce soir, dit Marie en se tournant contre la fenêtre.

Il y aura cette nuit, sur cette plaine de la Broye, de larges éclairs jaunes qui m'empêcheront de dormir. Il ne tombera pas une seule goutte de pluie.

* * *

Ma petite tante Léa choisit toujours, quand nous sommes là, de s'asseoir à côté de mon père qu'elle adore. Elle a raison. Elle aime mon père, moi j'aime Léa, j'aime aussi mon père et il m'aime.

Léa est menue, fragile. Elle a un visage étroit encadré de cheveux noirs retenus sous un foulard rouge à fleurs. Les yeux légèrement bridés, vifs, fiévreux. Elle a un petit rire perlé, gracieux, timide. Lorsque, pour jouer, on la brusque un peu, elle demande vite grâce avec un sourire étrangement douloureux. Elle est l'enfant chérie de tous. Elle rêve de la ville. Les grands magasins font son émerveillement ; elle en revient chaque fois les bras chargés de paquets, heureuse, souriante, comme l'enfant serrant contre lui ses cadeaux après la fête de Noël.

Mais c'est encore oncle David que je préfère. Il est beau. On dit, je crois, « beau comme un dieu grec ». Eh bien, pour moi, oncle David est un dieu grec. Je ne peux pas le regarder sans éprouver un trouble, là ! juste où je sens battre mon cœur. Je me plais à rêver qu'il m'enlève. La nuit, il vient me prendre dans mon lit et il m'emmène loin, très loin, et je me sens bien blottie toute petite contre sa poitrine, recherchant la caresse chaude de son souffle sur ma nuque. Irrésistible désir d'être prise dans ses bras où je serais broyée, anéantie.

Tandis qu'oncle Jérôme, lui, est là, sans histoires, travaillant durement du matin au soir, parlant peu ; et réciproquement les autres ne lui parlent guère. Il est assis, les yeux fixés sur son assiette. Il mange et ne dit rien.

* * *

Ils ont travaillé depuis l'aube jusqu'au couchant. Ils sont fatigués, silencieux.

Dans la cuisine, été comme hiver, nuit et jour, le feu ne s'éteint jamais. Il est nécessaire. Accrochés aux grosses poutres grasses, les «quartrons» de lard et les saucissons se fument. Si le feu est près de s'éteindre, on entend grand-mère appeler de sa voix aigrelette :

— Baïe me una fassoune.

Et l'on apporte un fagot que l'on va chercher dans la cour sous l'auvent de la remise.

Seule grand-mère entretient le feu dans la maison. Elle ne laisse personne s'en approcher.

Cette odeur de fumée, de feu de bois, que l'on respire déjà au-dessus des Grands-Champs, c'est l'odeur des vacances comme l'odeur de l'encens qui parfume l'église.

Le soir, on allume rarement la lampe. On veille à la lueur du feu. Avec ses personnages dont les ombres se dédoublent contre le mur, cette cuisine devient un tableau.

Aujourd'hui, pour fêter la fin des moissons — les derniers chars sont engrangés — on veille un peu plus tard.

Un air chaud pénètre à l'intérieur de la maison par la porte laissée grande ouverte. Le fœhn soulève des tourbillons de poussière de chaque côté de la rue. De longues fanes de blé tombées des chars sont poussées par le vent, glissent, s'accrochent aux clôtures des jardins ou disparaissent dans le ruisseau.

* * *

Je suis sortie pour attendre le passage de Violaine qui descend chaque soir sonner l'angélus.

Violaine partage son temps entre sa famille et la cure.

Dans les villages, les servantes de cure sont vieilles. Elle passent sans vous voir, elles ne parlent pas. Elles vont et viennent de la cure à l'église, balaient, changent les fleurs qui ornent les autels, puis, rentrées chez elles, elles disparaissent. On ne sait plus rien. A peine si, de temps à autre, on remarque une silhouette qui frôle un rideau. Il y a une séparation entre les gens et les choses de l'église. La cure vit à la fois au milieu et hors du village.

Violaine est jeune et vive. Elle a l'âge de ma petite tante Léa, dix-sept ans. Mais elle devient grave et silencieuse quand elle s'agenouille face à l'autel pour prier :

— Mets-toi à genoux, murmure-t-elle en entrant à l'église ; les sacrements sont dans le tabernacle.

Je fais une maladroite génuflexion ; j'imite simplement ce que fait Violaine, sans comprendre la signification de l'acte.

A genoux dans les bancs, de vieilles femmes mangent leurs prières.

On monte dans le clocher par l'escalier à vis, à droite du bénitier.

Là-haut, on joue. On s'envole, on se démène, on saute. En avant, en arrière ! Suspendu à la corde tressée de la cloche, on danse. Allégresse dans mon cœur. Les battants frappent.

— A moi la plus légère !

Et surtout prendre garde de ne pas mettre en branle le bourdon qui sonne le glas à l'heure des derniers sacrements.

Tandis que je voltige, j'imagine le village, à l'instant recueilli, prononçant la prière de l'Incarnation.

Sonné l'angélus, Violaine me reconduit chez ma grand-mère. A cette heure, tous les enfants doivent être rentrés.

En traversant le cimetière qui repose autour de l'église, je serre très fort la main de Violaine. Devant la porte de la maison, on se quitte :

— A demain !

Je rentre dans ma chambre aux murs blancs. Reblanchis à la chaux tous les printemps au mois de mai. Un lit de fer. Au-dessus du lit, un crucifix orné d'une branche sèche de rameau bénit. Je me glisse entre les draps de lin. Habituée aux doux parquets cirés, je n'aime pas le contact prolongé des pieds nus sur le sol de pierre.

L'orage menace.

Pourtant, le matin, quand je m'éveille, c'est un plein jet de feu que je reçois au visage.

* * *

Bonjour !

Bonjour soleil ! Bonjour fontaine ! Bonjour les arbres et les fleurs, framboisiers, cassis, rosiers. Bonjour les buis, pétunias et amaryllis. Bonjour parfums, papillons et insectes.

Bonjour grand-mère depuis longtemps à l'ouvrage que j'aperçois cachée au fond du jardin entre deux rangs de perches de haricots, faisant la cueillette des légumes pour le repas de midi.

Bonjour vacances !

— Bonjour, grand-mère !

— Bonjour, petite ! Demain, il faudra te lever plus tôt si tu veux venir avec moi au marché à Payerne ; j'ai quelques chapons à vendre !

S'essuyant le front avec le coin de son tablier, Marie nous rejoint au jardin.

Les deux femmes vivent très près l'une de l'autre. Leurs confidences dix fois interrompues sont dix fois reprises au cours d'une journée : sur le seuil de la porte, au jardin potager, à la fontaine, à l'occasion de chaque rencontre.

— Hier soir, on aurait dit que l'orage allait éclater, dit Marie. Mais de nouveau, ce matin, quelle chaleur ! La petite va être dévorée par le soleil. Elle est déjà noire comme une moricaude ! Aujourd'hui, c'est notre dernier jour de moisson. Vous, vous avez de la chance d'avoir fini.

— Oui, maintenant nous allons descendre au Valleton. Nous nous mettons au tabac.

— Heureusement que Paul est venu pour nous aider, dit Marie. Parce qu'avec ce Terrapon de malheur... !

Marie lève les bras au ciel. Une fois de plus, ce Terrapon est chargé de tous les péchés du monde.

— Heu ! on le garde parce qu'il ne nous coûte pas cher. Oh ! tout n'est pas bénéfice. Nous nous sommes chargés d'une fameuse responsabilité. Il sortait de Bochuz quand il est venu chez nous, placé par Monsieur le Curé. Sans cette garantie, vous pensez bien que nous ne l'aurions pas pris ! Il a eu de vilaines histoires par Fribourg. Je ne sais pas trop quoi. Mais, Julia, je vous dis seulement de bien surveiller la petite.

Marie jette un regard dans ma direction pour savoir si j'écoute. Elle dit encore :

— On ne sait jamais avec ces « motchus », ces taciturnes ! Enfin, ne jugeons pas. Contentons-nous d'aider, avec l'aide de Dieu. A propos, Julia, vous faites le pèlerinage de Bourguillon, à la mi-août ?

— Non, cette année c'est Virgile qui prend ma place, dit grand-mère. Nous en avons décidé hier soir.

— Chez nous, c'est Jeanne qui ira, dit Marie. Ils prieront pour nous. Vous y croyez, vous, à ces menaces de guerre dont on parle dans les journaux ?

— Le monde est bien assez méchant pour ça !

La conversation s'arrête là. Marie retourne à ses fourneaux. Grand-mère rentre à la grange. Elle en ressort portant un râteau sur l'épaule.

Comme elle est forte !

Protégée du soleil par son fichu noir noué sous le menton, d'un pas lent, de cette démarche qui nous est familière, ses longues jupes descendant jusque sur ses bottines couvertes d'une fine poussière de terre, elle monte aux Grands-Champs râteler les derniers épis destinés à ses poules.

* * *

Aujourd'hui, je remplace tante Léa souffrante pour aller porter les dix heures à la famille descendue travailler au Valleton. Depuis quelque temps, tante Léa se plaint de fortes douleurs dans les genoux.

A cause de la chaleur étouffante, je m'attarde dans les vergers, puis autour du lavoir où des femmes lavent leur linge. Penchée au bord du bassin, je suis les jeux du savon qui se défait dans l'eau, fines arabesques blanches qui s'enlacent et se déroulent, qui se lâchent et se reprennent.

— Bonzo ! A qui es-tu, toi ? dit une petite vieille.

Je réponds fièrement — car ici, avant d'être la fille de mes parents, je suis la petite-fille de mon grand-père :

— Je suis la petite-fille de Virgile.

La petite vieille qui m'était apparue gentille se métamorphose :

— Païenne ! Va-t'en ! Sauve-toi ! Fille de mécréants ! de damnés ! de chômeurs ! Dis à ta mère d'aller à l'église ! Honte ! Honte ! Vergogne ! You ! You ! Va-t'en !

Elle me fait des deux mains les cornes du diable puis, au risque de se noyer, elle plonge ses bras maigres au fond du bassin et me lance en plein visage un paquet d'eau.

Je me sauve en courant et, lorsque je suis sûre d'avoir mis assez de distance entre elle et moi, je me retourne et lui crie :

— Sorcière ! Vieille sorcière !

On me chasse. Pourquoi ? Qu'ai-je fait ? Une profonde tristesse m'accompagne tout au long de la route. Je flâne. Dans ma course, j'ai

failli renverser mon bidon de café et perdre mon panier de pain et de fromage.

A chaque haie, des guirlandes de liserons offrent leurs cœurs aux abeilles et aux papillons. Les citrins s'envolent des touffes de chicorées sauvages postées en veilleuses au bord des chemins.

C'est le moment de la pause. Ils sont assis en rond à l'ombre du noyer. Ils attendent les dix heures. Dès qu'ils m'aperçoivent, ils font de grands gestes pour me dire de me dépêcher.

— Il était temps que tu arrives, dit oncle Jérôme, nous allions tous mourir de soif !

Je dépose mon bidon et mon panier au milieu du cercle puis, sans dire un mot, je me retire à l'écart. Je n'ai pas envie de parler. J'ai été chassée comme une fille du diable, alors, que je retourne au diable, que je reparte chez moi, vite.

Les dix heures terminés, je remonte au village.

Cette fois, je quitte la route, préférant remonter à travers les prés où la nature est plus sauvage. La Glâne coule sous les saules, entre les joncs et les reines-des-prés. On y croise parfois une famille de poules d'eau et de sarcelles qui se feront canarder en automne par quelque braconnier, vannier-chasseur-voleur d'enfants et tresseur d'osier.

Soudain, surgissant d'un fourré, je me trouve face à face avec François, l'idiot. Il est devant moi et me fixe intensément. Il a une grosse tête sur un maigre petit corps. On ne voit que ses yeux. Il vient de temps à autre chez ma grand-mère où il fait une halte, juste le temps de boire un sirop de cassis au bout de la table, puis il disparaît à la recherche d'un compagnon, lézard ou orvet. Il ne reste jamais longtemps au village parce que les enfants le chassent à coups de pied. Sa manie, c'est de collectionner les réveils.

Mon pays des vacances, c'est aussi le pays où l'idiot et le domestique sont encore des parias et où le Bon Dieu n'est pas le même pour chaque enfant.

— Bonjour, François. Que fais-tu ici ? Tu te caches ?

Il me répond :

— J'ai un réveil.

Et il tire de sa poche un gros réveille-matin rouillé.

— Oui ! Tu as un beau réveil. Tu sais, tu m'as fait peur.

Il répond :

— J'ai un réveil ! Et toi, tu as un réveil ?

— Moi ? Non.

— Tu me donnes ton réveil ?

— Puisque je te dis que je n'en ai pas, je ne peux pas te le donner. Mais je pourrais en demander un pour toi à ma grand-mère ?

— Tu ne veux pas me donner ton réveil... alors... fous le camp !

J'ai peur. Je recule. Tout à coup, une idée diabolique me traverse l'esprit. Je dis d'une voix douce :

— Oui, François, j'ai un réveil. Viens le chercher ici. Viens le prendre.

Il s'approche. Dès qu'il se trouve à la portée de ma main, je le saisis par les épaules et je le pousse de toutes mes forces dans un buisson d'orties. Il tombe. La douleur le fait hurler. Il essaie de se relever. Je le repousse du pied. Il tombe encore. Il crie, se tord comme une truite jetée dans l'eau bouillante. Je ne domine plus ma méchanceté. Je frappe. Je suis contente. Je me venge des vieilles sorcières du lavoir.

François ne crie plus. Il s'est raidi. Son corps est secoué par de violents tremblements.

Je suis épouvantée. C'est moi qui ai fait ça ? Je suis devenue comme les méchants enfants du village. Je ne voulais pas. François, arrête ! arrête ! Je me sauve. Je cours sans savoir où je vais.

François, pauvre petit corps. Mon innocente victime. Oserai-je avouer ce crime ?

Et toi, la Renaude, pourquoi te trouves-tu sur mon chemin, juste en ce moment où j'ai envie de ne voir personne ? Voleuse !

La Renaude, c'est la femme de Renaud le chasseur.

« Rentrez vos poules, c'est la Renaude qui passe », dit-on dans le pays. Elle ne traverse jamais le village. On la rencontre seulement sur les petits chemins qui passent loin, derrière les fermes ou les jardins. Elle ne possède ni poules ni chèvres, mais chaque semaine elle vend ses volailles au marché. Elle est vêtue de loques, les pieds enroulés dans des chiffons. Cela n'empêche pas les commères du village de dire que si l'on jetait des cendres devant sa porte, on pourrait mettre des paires de cornes sur certains fronts.

Elle passe très rapidement en poussant sa poussette blanche chargée de légumes. Elle baisse la tête, mais je vois bien ses yeux, deux grands yeux noirs, qu'elle glisse sournoisement de côté.

En rentrant, je suis trop fatiguée pour jouer avec Louis. Je dépose le bidon des dix heures sur la table. Je déloge quelques poules confortablement installées sur leur nid pour me mettre sous la protection du peuplier, rêvant que, de branche en branche, je monte au ciel.

Et ainsi, jour après jour, le temps passe. Louis et moi, nous sommes dehors du matin au soir. Tantôt au jardin, tantôt dans les vergers à la maraude.

Des matins, nous rôdons autour des haies en quête de nids, affolant les mères. Louis prétend rechercher des oiseaux blessés, mais je le soupçonne un peu d'avoir des idées moins charitables.

Un jour ici, un jour là.

Un jour chez Blaise où nous participons à la cueillette des petits fruits.

Un jour chez les Roulier où il y a la grosse Marthe aux pieds plats qui « faisait » la salutiste à Lausanne.

* * *

Chaque année, aux vacances, nous allons en visite chez oncle Arsène. Le Moulin-du-Bois, c'est un nom qui chante. Nous prenons l'autobus à la croisée des routes entre Grandcour et Estavayer.

Sous le soleil, la route fond. Pas un arbre, pas une ombre. Un horizon lisse comme une orange.

La guérite de la station d'autobus, verte, debout au milieu d'un parterre de coquelicots, nous attend. L'hospitalité qu'elle offre est vite compromise par l'invasion de mille taons. La chaleur monte, nous souffle au visage. Il faut choisir entre l'ombre et la morsure des taons ou la brûlure du soleil. La toile de jute imprégnée d'huile de pierre suspendue au plafond est incapable de protéger le voyageur ; elle lui donne la nausée tant cette odeur âcre est désagréable.

Tout au long du voyage renaît mon émerveillement.

Quelle joie de reconnaître ce pays ! Haies profondes où mûrissent les baies sauvages : alizes, prunelles, fausse-belladone. Nids d'oiseaux, devinés. Bouquets de toits aux tuiles mauves. Vols d'alouettes. Jardins où s'inclinent déjà les roses au-dessus des dahlias précoces. Surprise que je feins, car je les connais tous, de redécouvrir les calvaires au bord de la route. Histoire de Berthe la fileuse que l'on me raconte pour me distraire, alors que chaque pierre, chaque arbre, chaque fleur me font mieux rêver. Ne rien perdre de chaque instant du voyage. Savoir que je vivrai désormais liée à ces paysages enfouis au fond de moi.

Mes frémissements de joie en passant la porte d'Estavayer, parce que je trouve cette ville infiniment belle et fraîche à l'ombre de ses vieilles maisons. Parce que c'est les vacances et que je suis dans mon pays et ailleurs.

Mon cœur serré et mon inquiétude pour les pauvres nonnettes en passant sous les murs hérissés de tessons de bouteilles du cloître de Lully.

Quel plaisir de revoir le village, plus silencieux que les autres, peut-être parce que je ne le connais que du dimanche, ou parce qu'il est bâti sur une colline, en dehors des routes, entouré de vergers et de forêts.

D'une visite à l'autre, on dirait que rien n'a bougé.

Les Dupuis, comme l'an passé, se reposent sur leur banc devant la maison.

Chez oncle Arsène, la Rabioule est assise au milieu de sa chambre. Elle ne laisse entrer personne dans son gourbi par crainte d'être volée. Les mains jointes sur ses genoux, les yeux fixés au plafond, entourée de ses poules et de ses chats qu'elle fleurit de rubans de couleurs. Inlassablement, elle chantonne le même refrain :

Au ciel dans sa patrie,
J'irai voire Marie,
Au ciel dans sa patrie,
J'irai la voir un jour.
Au ciel, au ciel, au ciel,
J'irai voire Marie
Au ciel, au ciel, au ciel,
J'irai la voir un jour.

Elle ne sort jamais que pour aller suspendre ses loques au jardin.

Avec un gros rire, oncle Arsène dit en passant derrière sa porte :

— Révérence parler, la Rabioule garde son pucelage pour Saint-Pierre.

En montant « la Coulatte », on a croisé Martin, le simple, le goîtreux, qui descendait à la fontaine puiser son eau. Comme il a peur d'être empoisonné par oncle Arsène, il ne se fie qu'à l'eau de la fontaine qu'il puise bien au fond sur la mousse. Il ne se nourrit que de galettes de farine et d'eau qu'il confectionne lui-même en écrasant son blé entre deux pierres ; d'où son surnom de « Moulin-Bornu ».

Martin et la Rabioule ont perdu la raison un soir où l'incendie anéantit leur maison avec toute leur fortune cachée sous l'oreiller.

Aussitôt que nous sommes arrivés, mes cousines m'accaparent. Trois petites oiselles timides et pleines de poux. Les jeux commencent par une course endiablée à travers le verger qui descend jusqu'au bas du pré, là où serpente la Vounaise. Elles roucoulent des rires légers. Elles tressent une couronne de marguerites qu'elles me posent sur la tête, semblable à celles qu'elles offrent à la Sainte-Vierge au jour de l'Assomption, signe de leur affection, de leur allégeance.

Toute la journée, elles me suivront. Je les ferai traverser le ruisseau ou monter à l'échelle du colombier. Elle m'écouteront superstitieusement leur raconter des histoires de loup-garou et chanter des turlurettes. Je les perdrai dans le bois et elles répondront à mes contes par des prières, n'ayant qu'un seul langage, celui de leur missel.

Et pendant que nos parents visitent le domaine, nous nous essoufflons à courir de la Vounaise à la tour de la Molière. C'est les jeux et les ris, troupe d'enfants nus aux ailes de papillons, rendus délicieusement ivres par la chaleur et les offrandes de l'été.

Quand la nuit tombe, quand je sens la fatigue m'envahir, je me couche dans l'herbe derrière la grange. J'ai le ciel et les étoiles au-dessus de moi.

Puis nous rentrons.

Oncle Arsène nous reconduit en char.

La route est longue, mais je voudrais prolonger à l'infini la distance qui nous sépare de la maison, faire de ce voyage une éternité dans la nuit tiède et parfumée.

Lucette Junod